



L'Âge de la colère
Une histoire du présent

Pankaj Mishra

ZULMA ESSAIS

« Ce penseur indien, considéré comme l'un des intellectuels les plus influents de sa génération [...] diagnostique une nouvelle guerre civile mondiale dont le ressort est le ressentiment contre les promesses non tenues de la modernité et propose une généalogie de cette colère en remontant à la révolte de Rousseau et des romantiques contre les Lumières. » Martin Legros, *Philosophie magazine*

« Le ressentiment serait-il la chose du monde moderne la mieux partagée ? Cette "puissance frémissante de vengeance souterraine, insatiable, inépuisable dans ses explosions" (Nietzsche) serait-elle la clé pour comprendre le grand désordre du monde actuel ? C'est en tout cas l'hypothèse du puissant essai de Pankaj Mishra. » Léo Fabius, *Sciences Humaines*

« De l'élection de suprématistes indiens à celle de Donald Trump, du Brexit aux montées des extrêmes droites, l'intellectuel indien analyse les effets du "désordre politique, économique et social sans précédent qui a accompagné l'essor de l'économie capitaliste industrielle". » Nicolas Mathey, *L'Humanité*

« Une archéologie caustique de la "déraison". » *Irish Times*

« Ce livre vous rend plus intelligent. » *The Washington Post*

« Le premier livre majeur de l'ère Trump. » *The Los Angeles Review of Books*

« Pankaj Mishra est l'auteur de *L'Âge de la colère*, un essai qui a fait grand bruit en Grande-Bretagne et aux États-Unis, et qui paraît en avril en France. » *Philosophie Magazine*

« Une érudition qui force l'admiration. » Elena Scappaticci, *Socialter*





PANKAJ MISHRA

**“IL Y A UN SENTIMENT
DE TRAHISON
QUI EST EXPÉRIMENTÉ
À L'ÉCHELLE MONDIALE”**

Ce penseur indien, considéré comme l'un des intellectuels les plus influents de sa génération, a signé *L'Âge de la colère. Une histoire du présent*, qui paraît en français en avril chez Zulma. Il diagnostique une nouvelle guerre civile mondiale dont le ressort est le ressentiment contre les promesses non tenues de la modernité et propose une généalogie de cette colère en remontant à la révolte de Rousseau et des romantiques contre les Lumières. Propos recueillis et traduits par **Martin Legros**



S

elon vous, la colère est la grande passion politique de notre temps. Comment la caractérisez-vous ?

PANKAJ MISHRA : Il y a un sentiment de trahison qui est expérimenté à l'échelle mondiale. Les peuples se sont vus promettre par les élites dirigeantes un degré plus élevé de sécurité, de stabilité et de prospérité. Or la croissance n'a profité qu'à un petit nombre regroupé dans les grandes métropoles et qui était déjà privilégié. De sorte qu'une fracture s'est mise en place dans des contextes partout différents entre ceux qui ont accès aux bénéfices de la mondialisation et ceux qui se sentent abandonnés.

De Daech au Brexit, de l'élection de Trump au développement du nationalisme en Inde ou en Russie, un même processus est à l'œuvre que vous n'hésitez pas à appeler une « guerre civile mondiale » – une guerre civile « mentale » et « intime » autant que sociale et politique. Que voulez-vous dire ?

Je cherche à saisir une nouvelle forme de polarisation de la société, qui ne peut plus être figurée dans les catégories classiques de gauche et de droite, et qui n'est pas prise en charge par les partis politiques existants. Cette guerre civile est le produit d'un âge où les institutions intermédiaires qui médiatisaient le rapport avec le monde – syndicats, partis, corporations, églises – ont vu leur autorité s'effacer. De plus en plus d'individus se trouvent impuissants et solitaires, alors que l'on attend d'eux qu'ils soient des entrepreneurs individuels compétitifs sur le marché. Ils sont écrasés par le poids de cette nouvelle compétitivité où ils doivent rivaliser avec les autres sans le support officiel de l'État et des institutions sociales intermédiaires. Du coup, ils sont non seulement divisés socialement mais aussi animés par des déchirements intérieurs qui les

rendent étrangers à eux-mêmes et aux autres. Nous sommes face à un étrange désordre psychique qui a été très tôt diagnostiqué par Rousseau lorsqu'il craignait l'avènement d'une société régie par l'intérêt individuel et gangrenée par l'envie, l'insatisfaction et la vanité. Ce sont ces pathologies qui se combinent pour former une guerre civile de basse intensité.

Vous-même, qui avez grandi en Inde dans une famille marquée par la tradition religieuse, avez-vous éprouvé la colère ?

Personnellement, j'ai expérimenté la colère, mais j'ai été suffisamment chanceux pour échapper à cet engrenage. Beaucoup autour de moi s'attendaient du coup à ce que je défende la globalisation libérale. Mais je veux essayer de comprendre ce qui motive la colère de ceux qui se sentent abandonnés.

La colère est-elle le sentiment des perdants de la modernité ?

Elle naît des promesses extravagantes de la modernité. De nombreuses personnes de par le monde sont amenées à devoir rejeter toute une part de leur passé et de leur identité, et comme cela les heurte, elles sont traversées par des tensions contradictoires, avec lesquelles elles doivent négocier et qui peuvent les conduire à des choix radicaux. C'est la trajectoire des anarchistes européens au début du XX^e siècle. Mais aussi celle des jeunes musulmans qui embrassent la violence terroriste. Ou encore celle des citoyens américains ou indiens qui basculent du côté du nationalisme suprémaciste.

La colère que vous cherchez à cerner mêle l'humiliation, l'impuissance et l'envie dans un monde unifié par la technologie et le marché mais divisé par d'énormes inégalités. Cette situation

génère ce que vous appelez dans les pas de Hannah Arendt, une « solidarité négative » entre les individus. De quoi s'agit-il ?

Hannah Arendt emploie ce concept pour cerner la transformation de la société de classes en masses d'individus furieux, forcés par le capitalisme de vivre les uns à côté des autres, conscients de leurs agissements réciproques et haïssant les autorités établies. Elle faisait ce constat avant la révolution technologique, mais, depuis que les individus sont connectés, cette solidarité négative, avec les émotions de compétition, d'insécurité, d'envie qu'elle génère, s'est considérablement accrue. Aujourd'hui, l'Indien qui grandit dans un petit village sait que s'il ne réussit pas dans la bonne université, son *job* sera pris par un étudiant vietnamien ou chinois...

Selon vous, le monde est traversé par une « compétition de ressemblance » entre l'Occident et ses ennemis, mais également au sein de chaque société...

Deux grands récits se sont opposés dans les dernières décennies, celui de la « fin de l'histoire » prophétisée par Francis Fukuyama ou celui de « choc des civilisations » annoncé par Samuel Huntington. Ils ont été formulés par des intellectuels proches de l'establishment blanc anglo-saxon américain. Tous deux sous-tendent une forme de narcissisme, l'idée que la démocratie libérale américaine incarne un achèvement ultime ou qu'elle est menacée par d'autres civilisations étrangères à nos principes. Je cherche à provincialiser ces récits. Pour ma part, je crois qu'il est plus juste de comprendre notre situation *via* l'idée de « ressentiment mimétique » formulée par René Girard. Les gens veulent imiter ceux qu'ils considèrent comme leurs supérieurs et qui les ont humiliés. C'est ce qui s'est passé jadis en Allemagne, lorsque les Allemands ont voulu prendre leur revanche sur



“ROUSSEAU EST LE PÈRE DE TOUTES LES RÉVOLTES CONTRE LA MODERNITÉ”

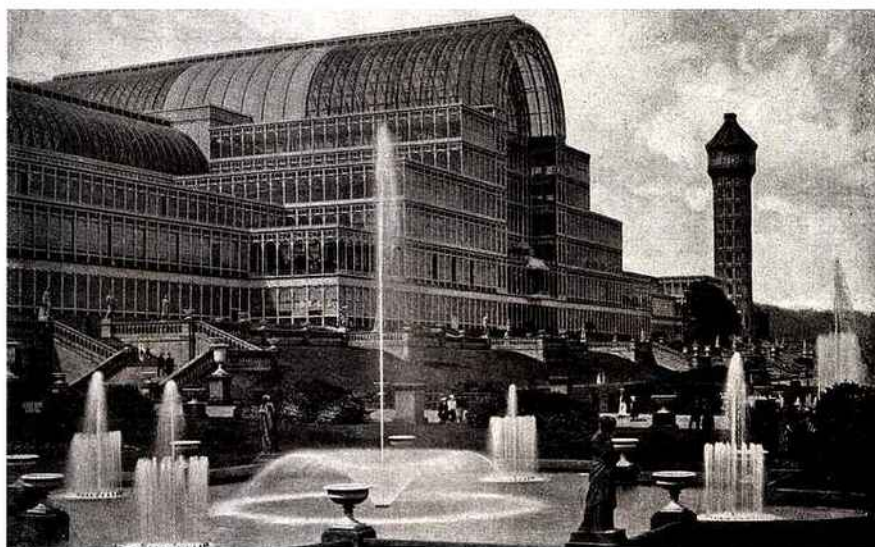
l'amour-propre. Conscient que le désir de reconnaissance était plus important que les motivations économiques, il condamne l'hypocrisie d'une société commerciale fondée sur la division de classes et promeut une révolte au nom de l'authenticité et de l'égalité. Rousseau est le père de toutes les révoltes contre la modernité.

Après Rousseau, les romantiques allemands donneront à cette révolte un nouveau débouché, avec l'idée d'un peuple uni par sa langue, sa manière de vivre et de penser. C'est l'idée, promise à un long avenir, que le nationalisme est l'antidote à la colère.

Tous les grands penseurs allemands de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e furent des lecteurs dévoués de Rousseau. Mais ils transformèrent son idée d'une communauté politique artificielle, d'une assemblée de citoyens égaux, en une nouvelle forme d'identité nationale: un peuple partageant une même langue, une même religion, une même culture. Ce sont les inventeurs du nationalisme. Qui devait ensuite prendre une forme ethnique ou raciale. Aussitôt formulée, cette idée s'est répandue non seulement en Europe, mais en Inde, au Japon, en Chine. Et c'est elle qui est réactivée aujourd'hui dans de nombreux pays.

Vous vous appuyez aussi sur Dostoïevski pour penser la colère. Vous revenez sur le voyage qu'il a fait à Londres, en 1862, à l'occasion de la première Exposition universelle, et où il fut impressionné par le Crystal Palace, un gigantesque bâtiment de fer et de verre à la gloire du nouveau monde industriel et commercial, qu'il considérait comme un effrayant symbole de la modernité.

Le Crystal Palace incarnait pour lui l'utopie démoniaque de cette société matérialiste et « rationnelle » où les individus ne suivent que leurs intérêts égoïstes et cherchent à s'approprier une part du butin de la croissance. Il était conscient que, dans les pays arriérés comme la Russie, de plus en plus de gens, obnubilés par les idées occidentales, allaient être attirés par ce Crystal Palace, mais que seuls quelques-uns pourraient y avoir accès. Pleins de ressentiment, les perdants pourraient vouloir prendre leur revanche dans la violence purement destructrice et le chaos. C'est la figure de l'homme du sous-sol, qui se sent superflu, éduqué dans la croyance en ses droits, ébloui par la modernité, mais qui fait ensuite l'expérience de son impuissance et veut prendre sa revanche. Dostoïevski a anticipé le cheminement de



Le Crystal Palace construit en 1850-1851 par Joseph Paxton, symbole du progrès promu par le capitalisme industriel.

la modernité commerciale et politique incarnée par la France et l'Angleterre. Mais cela s'est poursuivi avec les Italiens, les Japonais... et aujourd'hui en Inde ou avec le fanatisme musulman. La colère émerge d'un intense désir compétitif de ressemblance bien plus que d'une différence. C'est un jeu de miroirs.

Pour comprendre la colère, vous proposez de revenir aux Lumières, au moment où se met en place le projet moderne et où surgit un conflit entre Voltaire et Rousseau.

On nous présente les Lumières comme l'avènement d'une société fondée sur l'indépendance individuelle, la raison, la démocratie et le commerce. Mais les choses sont plus ambivalentes. Et le conflit entre Voltaire et Rousseau permet de le comprendre. Voltaire était fils de notaire, membre de la nouvelle élite

intellectuelle, urbaine et cosmopolite, considérant la Bourse de Londres comme un symbole de tolérance, il entendait imposer la modernité et le progrès par le haut, en conseillant les souverains de son temps – Frédéric II de Prusse ou Catherine de Russie. Il était prêt à accepter les inégalités pourvu que l'élite puisse participer à la nouvelle société commerciale et que l'Église et les masses superstitieuses soient soumises. Il défendait les libertés pour les intellectuels réunis dans les salons mais méprisait le peuple. En face, Rousseau était un plébéien issu d'une zone semi-urbaine, qui s'est senti ostracisé par les élites urbaines et décrit très bien les sentiments contradictoires de fascination et de révolte que lui inspire cette société nouvelle, censée reposer sur la poursuite par chacun de son intérêt rationnel, mais en réalité fondée sur la comparaison et



tous ces révoltés, des anarchistes aux terroristes, qui ont opté pour la violence et la destruction.

Dans votre généalogie de la colère, vous vous référez également à Nietzsche et à son idée du surhomme – une référence pour de nombreux révoltés. Pourtant, n'en appelait-il pas à surmonter toute forme de ressentiment ?

En effet. Le ressentiment lui apparaît comme une émotion pathétique popularisée par les premiers chrétiens. C'est une morale d'esclave pour des gens incapables d'égaliser leurs supérieurs. Nietzsche aurait certainement désapprouvé les éruptions de colère parmi les groupes terroristes ou les mouvements d'extrême droite. Ce qui est plus intéressant chez lui, c'est l'idée du nihilisme : confronté à la perte de sens, vous pouvez soit tomber dans le ressentiment, mais vous pouvez aussi être un nihiliste actif qui crée ses valeurs au travers de l'action. Et c'est un peu ce qu'on a vu chez les anarchistes ou chez des personnages comme Bakounine en Russie.

De Bakounine en Russie à Savarkar [l'inspirateur du meurtrier de Gandhi] en Inde, vous vous intéressez à des personnages qui, sous le coup d'une forme de désillusion vis-à-vis de la modernité, basculent de la colère à la violence, dans laquelle ils voient une expérience existentielle de rédemption.

Absolument. Ils évoluent dans des pays où la promesse d'égalité et de liberté a surgi mais n'a pas trouvé à se stabiliser dans des institutions capables de répondre aux attentes du peuple. Et le sentiment d'humiliation les a conduits à vouloir prendre leur revanche à travers la violence. C'est tragique mais compréhensible. Or tout se passe comme si nous vivions aujourd'hui, à l'échelle globale, dans un climat semblable : partout, les institutions politiques sont de plus en plus faibles, la croissance économique inégale, l'automatisation industrielle et les nouvelles technologies menacent les compétences des gens qui possèdent des savoir-faire traditionnels. Du coup surgit à nouveau la tentation de la violence, qui se traduit par des passages à l'acte individuels, ou par l'aspiration à créer une nouvelle communauté politique au sein de laquelle les étrangers et les « parasites » seraient rejetés ou éliminés. On sait que ces idées ont pris des formes monstrueuses avec l'extrême droite au XX^e siècle. Mais il est important de regarder le moment où ces mouvements démagogiques ont fait leur apparition dans la tête d'individus singuliers.

“NOUS AVONS BESOIN DE REFORMULER LE PROJET D'ÉMANCIPATION MODERNE À PARTIR DE L'IDÉE DE LIMITE”



Comment percevez-vous le mouvement social initié par les « gilets jaunes » en France, où l'expression de la colère a joué un rôle décisif ?

Dans cette révolte, la dimension anarchique, le fait de casser des vitrines de magasins ou de brûler des voitures, m'apparaît comme un moyen d'exprimer une colère dans une situation où cette énergie politique n'est plus canalisée par aucun parti. Il est trop tôt pour dire quelle direction ce mouvement va prendre. Mais une grande division s'opère entre les classes métropolitaines et les autres. Et le peuple a le sentiment d'avoir été mal traité par les classes dirigeantes. Ce n'est pas qu'une question d'inégalités mais aussi de manières. Comme Voltaire face à Rousseau, Macron apparaît comme ce représentant de l'élite arrogante, déconnectée des aspirations du peuple et qui prétend moderniser la société par en haut. Il partage avec Voltaire la croyance que des autocrates éclairés peuvent décider de la forme que doit prendre la société, une croyance qui témoigne d'un mépris pour les gens ordinaires. Par ailleurs, il a paru beaucoup plus investi dans son image internationale et dans la rénovation de sa résidence. Cela met en rage les gens, bien plus que le fait de l'inégalité avec lequel ils avaient appris à vivre.

Y a-t-il une issue ?

En l'état, il n'y a pas de parti ou de mouvement capable de récolter la colère et de la tourner en autre chose. Mais soyons attentifs à ce que, par le passé, de nombreux mouvements apolitiques, fondés sur le simple rejet de l'ordre existant, ont été récupérés par l'extrême droite et par le projet de créer une communauté politique où les étrangers et les parasites seraient rejetés ou éliminés. Quant à la gauche, elle est trop enlisée dans sa culture de la « modernisation » libérale pour être crédible. Sur le fond, je crois que nous avons besoin de reformuler le projet d'émancipation moderne à partir de l'idée de limite : limite de la croissance, limite de l'environnement, limite du désir. C'est à partir de là qu'il faudrait partir, intellectuellement autant que politiquement. **D**



À LIRE

● **L'Âge de la colère.**
Une histoire du présent / Pankaj Mishra / Zulma / 544 p. / 22 € / En librairie le 4 avril



Livres

PHILOSOPHIE



L'ÂGE DE LA COLÈRE Une histoire du présent

Pankaj Mishra

Zulma, 2019, 544 p.,
22,50 €.

Le ressentiment serait-il la chose du monde moderne la mieux partagée ? Cette « puissance frémissante de vengeance souterraine, insatiable, inépuisable dans ses explosions » (Nietzsche) serait-elle la clé pour comprendre le grand désordre du monde actuel ? C'est en tout cas l'hypothèse du puissant essai de Pankaj Mishra, écrivain, intellectuel né en Inde en 1969 et intervenant régulier des grands médias anglo-saxons. *L'Âge de la colère* diagnostique une « crise universelle » de la modernité sous différentes formes : épuisement de la démocratie libérale occidentale, révoltes contre la mondialisation et ses bénéficiaires, succès du populisme électoral, terrorisme, etc. Mais loin de concerner exclusivement l'Occi-

dent, elle s'étend désormais aux régions « d'abord exposées à la modernité par le biais de l'impérialisme ». Le monde contemporain, maillé par le flux des marchandises et des données numériques, se retrouve *de facto* lié par une « solidarité négative ». Contre les grands récits défailants du « choc des civilisations » (Huntington) et de la « fin de l'histoire » (Fukuyama), P. Mishra propose alors une généalogie morale de cette crise. Comment, se demande-t-il, les « émotions volatiles » individuelles que sont la colère et le ressentiment sont-elles devenues « politiquement toxiques » à l'ère moderne ? En s'appuyant sur un vaste corpus qui mêle des écrits littéraires (Dostoïevski, Al-e Ahmad), philosophiques (Rousseau, Nietzsche) et poli-

tiques (Bakounine, Mazzini), l'auteur dépeint « une structure de ressentiment » issue de l'époque des Lumières. On comprend dès lors que les formes prises par ce ressentiment triomphant sont moins une réaction contre la modernité libérale que les enfants monstrueux de ses promesses non tenues. La victime de l'occidentalisation irresponsable, écrit P. Mishra par l'entremise de Dostoïevski, est quelqu'un « dont la conscience lui murmure qu'il est un homme creux », s'adorant et se méprisant dans le même temps. À la fin de la lecture de l'ouvrage, on est pris d'un certain vertige qui semble à la fois dû aux grandes échelles de sa perspective et à la conviction avec laquelle la thèse est affirmée. ■

LÉO FABIOUS



EN LIBRAIRIE

LA FAUTE À VOLTAIRE

L'essayiste Pankaj Mishra tente de comprendre la vague de colère qui submerge la planète.



L'Âge de la colère. Une histoire du présent, de Pankaj Mishra, traduit de l'anglais par Dominique Vitalyos, Zulma, 464 p., 22,50 €.

Après *Désirs d'Occident*, où il s'intéressait à « la modernité en Inde, au Pakistan, au Tibet et au-delà » (Buchet-Chastel, 2007), Pankaj Mishra envisage la modernité libérale de façon planétaire. Dans *L'Âge de la colère*, l'essayiste indien en propose une vision très sombre, et pour cause : « J'ai commencé à penser à ce livre après les élections indiennes de 2014 [qui] ont porté au pouvoir des suprémacistes hindous, indique-t-il dans sa préface. J'en ai terminé l'écriture pendant la semaine de 2016 où la Grande-Bretagne a voté la sortie de l'Union européenne. Il est parti à l'impression la semaine où Donald Trump a été élu président des États-Unis. »

Publié en français en pleine crise des gilets jaunes, l'ouvrage, poursuit l'auteur, tente de « donner un sens aux sentiments de colère [...] qui semblent s'être répandus de façon si déroutante », et qui sont dus au « ressentiment » provoqué par le capitalisme mondialisé. Lequel, note le journaliste Nick Fraser dans *The Guardian*, trouverait son origine directe dans la pensée des Lumières, notamment celle de Voltaire, que Mishra considère comme « un

parvenu snob, un élitiste fasciné par les despotes éclairés ».

L'intellectuel indien s'identifie plutôt à Rousseau, « convaincu de l'injustice et de l'inauthenticité » d'un monde régi par « l'amour-propre » ; il dénonce, résume Nick Fraser, « une modernité déconcertante [...] qui offre peu d'espoir et peu de repères en dehors du smartphone et de la matraque policière ».

Face à ce diagnostic, les réactions divergent. *The Washington Post* apprécie « une lecture qui fait se sentir plus intelligent ». Mais, dans *The New York Review of Books*, l'intellectuel canadien Michel Ignatieff doute que « le ressentiment des mineurs et des sidérurgistes patriotes du Tennessee et de l'Ohio soit le même que celui des djihadistes ». Au fond, Pankaj Mishra ferait de la « modernité » un concept atrape-tout.

Amalgame ? C'est aussi l'avis des nationalistes hindous. Pas question de confondre « l'émergence de l'organisation État islamique et celle de Narendra Modi » : c'est là une vision « occidentale », s'indigne le journaliste Utpal Kumar dans l'hebdomadaire conservateur *India Today*. Pour lui, l'arrivée au pouvoir de Modi correspond « au soulèvement démocratique des exclus contre les élites ».

Au Pakistan, en revanche, Mishra a droit aux éloges de l'universitaire Ali Ahmed dans le quotidien *Dawn*. Ayant eu « l'avantage de grandir dans le monde (perpétuellement) en développement », le chroniqueur « comprend la modernité » de la même manière que Mishra, comme un projet « non viable », la « poursuite de l'intérêt personnel brisant tous les liens de fraternité ». ■



Le rendez-vous des livres **Culture & Savoirs**



Les sources de la colère seraient plutôt à chercher du côté des excès de l'individualisme ultralibéral. Ici, lors du sommet du FMI à Prague, septembre 2000. Meyer/Tendance floue



ESSAI

Mondialisation de la colère

Deux ouvrages, l'un de l'Indien Pankaj Mishra et l'autre du Français Denis Maillard, soulignent l'importance de ce sentiment dans les évolutions sociales.

L'ÂGE DE LA COLÈRE. UNE HISTOIRE DU PRÉSENT

Pankaj Mishra

Zulma, 462 pages, 22,50 euros

UNE COLÈRE FRANÇAISE

Denis Maillard

L'Observatoire, 136 pages, 14 euros

« **S**i les autres passions se montrent, la colère éclate », écrit Sénèque dans son *De ira*. La colère provient pour le stoïcien du sentiment négatif d'être rejeté, comptant pour rien, ici et maintenant. Et il se pourrait bien que nous vivions le temps de la colère mondialisée, selon Pankaj Mishra. De l'élection de suprémacistes indiens à celle de Donald Trump, du Brexit aux montées des extrêmes droites, l'intellectuel indien analyse les effets du « désordre politique, économique et social sans précédent qui a accompagné l'essor de l'économie capitaliste industrielle », désordre qu'il interprète comme catastrophe sociale et péril écologique. « La perplexité des individus mondialisés et hypersocialisés » que nous sommes ne doit cependant pas, selon lui, nous faire tomber dans les récits des chocs de civilisation ou de fin de l'histoire.

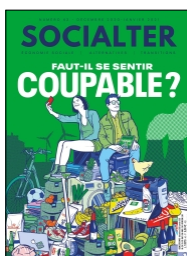
Les sources de la colère seraient plutôt à chercher du côté des excès de l'individualisme ultralibéral et des agressions terroristes en tous genres. Les discours de peur, de repli et de haine ne feraient que développer des illusions identitaires, alors que « sans chaque cas humain, l'identité se révèle poreuse et inconsistante et non pas figée et distincte, encline à la confusion et à se perdre dans un jeu de miroirs ». Le sentiment de colère, Pankaj Mishra l'aborde comme « une structure de ressenti, une disposition cognitive », d'où la référence obligée à la philosophie de Rousseau qui met l'accent sur le sentiment. La révolte de Rousseau face à Voltaire continue de viser la société

commerçante, dont les membres sont « corrompus, hypocrites et cruels avec ses valeurs prescrites de richesse, de futilité et d'ostentation ». Quant à Nietzsche, son nihilisme naît du face-à-face entre un monde sans Dieu et la bêtise d'un monde d'affairistes cupides cultivant les politiques de conquête et les oppositions entre fantasmes d'identités nationales ou culturelles. Le ressentiment est bien pour Nietzsche cette « puissance frémissante de vengeance souterraine, insatiable, inépuisable dans ses explosions ». L'homme moderne, conclut Pankaj Mishra avec Dostoïevski, est celui « dont la conscience lui murmure qu'il est un homme creux », en guerre intérieure avec lui-même, poussé à la guerre contre les autres.

Les perspectives de ce large panorama culturel des origines de la colère mondialisée demandent à être prolongées vers ce qui se construit aujourd'hui, à partir de l'impérieuse nécessité d'en revenir aux choses communes, de refonder des institutions anti-oligarchiques et de reprendre le contrôle sur des systèmes économiques rendus inhumains. Les mouvements des gilets jaunes pourraient ainsi être pensés comme l'expression d'une colère localisée de laissés-pour-compte méprisés et empêchés de vivre. C'est en ce sens que Denis Maillard parle dans un percutant ouvrage de « colère française ».

L'affaiblissement des corps intermédiaires aurait entraîné selon le philosophe l'éclatement d'une colère contre le système politique et la personne même du président Macron. Mais comment faire de cette colère un moteur de transformation, sinon la recevoir comme l'exigence de « domestiquer la société de marché et de bâtir une nouvelle démocratie sociale », en refondant les modes de représentation, les partis et les syndicats, et en ouvrant de nouveaux horizons d'égalité et de justice, ici et ailleurs. ●

NICOLAS MATHEY



Du ressentiment en démocratie



L'Âge de la colère. Une histoire du présent

Pankaj Mishra,
traduit de l'anglais
par Dominique Vitalyos,
Zulma, 4 avril 2019,
464 pages, 22,50 €.

Imaginez un jeune poète exalté et ses troupes animées du même farouche désir de conquête, de gloire et d'anéantissement. Ce poète, c'est Gabriele D'Annunzio, dont la trajectoire sert de fil conducteur à une histoire de notre modernité revisitée à l'aune du « *sentiment d'inadéquation* » et « *des fantasmes de vengeance* ». Son auteur, l'intellectuel indien Pankaj Mishra, est l'une des sommités intellectuelles du monde anglo-saxon. Son ambition est ici de cerner les contours d'un affect désormais globalisé – le ressentiment – en se lançant dans une vertigineuse généalogie morale de ce « *désir concurrentiel de convergence et de ressemblance* » dont aurait accouché « *la religion du Progrès* » et ses corollaires – le capitalisme industriel et la démocratie libérale. Revendiquant une ligne narrative excluant toute référence aux idéologies ayant structuré la modernité depuis le début du XIX^e siècle et l'avènement de la civilisation marchande et industrielle en Occident, Pankaj Mishra préfère mettre l'accent sur « *l'expérience subjective* » historique du rejet, sous toutes ses formes, de « *l'idéal de libéralisme cosmopolite d'une société marchande universelle* », en s'appuyant davantage sur les romanciers et les poètes que sur les historiens et les sociologues, depuis Rousseau jusqu'à ce qu'il nomme « *notre temps de colère* ». Déployant une érudition qui force l'admiration, l'auteur croise périodes et références littéraires pour dévoiler « *une structure du ressenti* », une « *disposition cognitive* » récurrente à travers les époques, qui donne définitivement ses lettres de noblesse à la méthode comparatiste et nous invite à dépasser les schémas d'opposition binaire face aux manifestations contemporaines de cette « *colère* » désormais globalisée. **E. S.**